

ASSOCIATION AMICALE

DES ANCIENS ÉLÈVES DES COLLÈGES

Saint-Vincent-de-Paul et Saint-Joseph DE POITIERS

(Fédération des Amicales de l'Enseignement catholique)

Compte rendu de la 71^e Assemblée générale.

Notre soixante et onzième Assemblée Générale a eu lieu au Collège, toujours le dimanche de *Laetare*, qui était cette année le 19 mars 1939.

Malgré le grand froid et les grippes qui avaient empêché beaucoup de camarades de nous venir, nous avons eu encore cette année une belle assistance.

CÉRÉMONIE RELIGIEUSE

A neuf heures, très exactement, la grand-messe commençait, chantée comme l'an passé, par le Père Recteur, notre camarade le R. P. de la Rochebrochard, entouré d'un brillant et nombreux cortège d'enfants de chœur en soutane rouge et aube longue, ceinturés de pourpre, comme on n'en voit qu'à notre collège : six thuriféraires, huit céroféraires, sans compter les acolytes et le maître des Cérémonies. La modeste chapelle, qui nous rappelle tant de souvenirs d'enfance, était parée comme aux jours de fête et illuminée par un éclatant soleil. La tribune si bien entraînée par la R. P. de Montrichard, — les élèves recueillis ne se retournaient pas, mais quelques anciens l'ont fait et admiraient ce maître

ASSOCIATION AMICALE

DES ANCIENS ÉLÈVES DES COLLÈGES

Saint-Vincent-de-Paul et Saint-Joseph DE POITIERS

(Fédération des Amicales de l'Enseignement catholique)

NOTICES NÉCROLOGIQUES

LUCIEN SAVATIER

Lucien Savatier est parti pour le ciel le 27 juin 1938, dans sa 76^e année; il était né à Poitiers le 28 mars 1863.

Après avoir débuté chez les Frères, L. Savatier fit ses études secondaires à Saint-Joseph, chez les Pères dont il devait rester l'élève à la rue des Postes et pour lesquels il garda toujours une profonde admiration. Nous ne dirons pas qu'il fut, d'abord, un collégien parfait; son application laissait parfois à désirer, et, plus tard, en rappelant cette époque, lui-même aimait à se dire: « la consolation des mères affligées »; en effet, à partir du jour où il eut compris l'importance et la valeur du travail, celui-ci devint sa vie et il l'aima jusqu'à la fin.

Dans ce travail qu'il ne concevait pas autrement que consciencieux, méthodique et parfait, il allait développer ses facultés d'observation et d'analyse des faits; il ouvrirait ainsi volontiers son esprit chercheur aux domaines les plus variés, souvent découvrirait la possibilité d'innovations originales, aussitôt appliquerait sa ténacité à leur donner corps en des applications très étudiées.

Brillamment reçu à l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures, il fut appelé à y remplir les fonctions de *commissaire* ; sa promotion (1887) était la première sérieusement initiée à la science alors toute nouvelle de l'Electricité.

Aussi bien, débutant, à la sortie de l'Ecole, aux établissements du Havre de la Société des Forges et Chantiers de la Méditerranée, le jeune ingénieur « entrevit tout de suite le parti que l'on pourrait tirer dans les constructions navales de l'emploi de l'électricité », bien que l'utilisation à bord du matériel électrique présentât des difficultés nouvelles « pour des questions de poids, d'encombrement, d'air salin, de robustesse, de tangage et de roulis ».

« Tout de suite apprécié par ses chefs, il fut envoyé aux Chantiers de la Seyne pour mettre au point les installations électriques du croiseur *Cécile* et celles du premier sous-marin, le *Gymnote*, dont la conception était due à l'ingénieur Goubet et dont les essais se poursuivaient dans l'arsenal de Toulon ».

Remarqué par le Directeur des Chantiers, M. Lagane, dont il devint le gendre le 26 avril 1892, il collabora avec lui à la création de tourelles équilibrées, manœuvrées électriquement ; il avait fallu l'invention par l'ingénieur de dispositifs particuliers appelés à cette époque « *relais* » et qui, aujourd'hui, sont universellement répandus et connus sous le nom de *contracteurs*.

Les bons résultats, ainsi obtenus par L. Savatier sur un cuirassé chilien le *Capitan Prat*, conduisirent la Marine française à accepter, pour le *Jauréguiberry*, l'importante innovation ; ce navire lancé, en 1893, en présence du Président de la République Carnot et des officiers de l'escadre russe de l'amiral Avellan, « constituait un progrès marqué dans la construction navale », et devait être à tous points de vue, pour les Forges et Chantiers de la Méditerranée, un gros succès, affermissant une réputation de plus en plus « mondiale » (l'Espagne, la Grèce, la Turquie, le Japon, le Brésil notamment, comme le Chili et la Russie, s'adressaient alors, à tour de rôle, pour leurs navires de guerre, aux réputés constructeurs de La Seyne, dont les conceptions étaient plus d'une fois « approuvées de préférence à celles des ingénieurs anglais et allemands appelés à prendre part au concours »). En ce qui concernait le nouveau procédé de manœuvre des tourelles, « les résultats furent si concluants que, depuis lors, la Marine française a adopté d'une façon définitive la manœuvre électrique » ; exemple bientôt suivi par les marines étrangères,

notamment la Marine russe. Aux constructions de cette Marine russe les Forges et Chantiers allaient d'ailleurs donner des unités types, en particulier ce *Césarévitch* qui s'illustra dans la rade de Port-Arthur.

Ce n'était pas seulement à bord que s'employait l'activité de L. Savatier ; il fallait aussi pour l'électrification des Chantiers et la création des Services électriques former entièrement le personnel que l'on y appliquait ; avec le contremaître amené par lui, le jeune ingénieur travaillait de ses mains une grande partie du jour ; il se rabattait ensuite sur les soirées et les nuits pour les études techniques nécessaires aux travaux ; il fallait rentrer à Toulon à pied, et de nuit en hiver, après le départ du dernier bateau desservant La Seyne.

Des raisons de famille amenèrent L. Savatier, en 1906, à quitter provisoirement les Chantiers pour s'occuper, dans l'Estérel, d'exploitations forestières et d'agriculture.

En 1914, la guerre le surprit en Poitou où il passait volontiers l'été non loin de son frère aîné, dans la propriété du Dersay, à Ingrandes, propriété dont il venait de restaurer avec amour, et joliment agrandir, le « logis ». Le drapeau de la Croix-Rouge ouvrit à sa voiture, à travers la fièvre de la mobilisation, les barrages des routes du retour à Toulon. Là, en effet, d'autres travaux réclamaient son dévouement averti, il fallait fonder et diriger le double hôpital de La Loubière.

Celui-ci une fois bien organisé, comment l'ingénieur n'estimerait-il pas de son devoir de mettre à nouveau son talent au service de la Défense nationale ?

L. Savatier reprit donc du service aux Chantiers de La Seyne, y appliquant à la question des *chars d'assaut*, pour laquelle il se passionna, une partie de la technique des constructions navales. En liaison avec la *Section technique* française, en contact aussi avec l'E.-M. anglais, il se donna dès la fin de 1915 à la construction puis à la mise au point des chars lourds, dont on espérait, à la fin de la guerre, le plus grand secours. Il fut, en ce domaine, le collaborateur apprécié du général Estienne ; aussi bien, en 1924, au cours d'une manœuvre importante de chars de combat, organisée au Camp de Châlons, le ministre de la Guerre, général Nollet, épinglait-il lui-même, sur la poitrine de l'ingénieur, et dans « des conditions particulièrement flatteuses », la Croix de la Légion d'honneur, distinction « méritée depuis longtemps déjà »

par des services à la Marine française, que les Amirautés étrangères avaient moins tardé à souligner.

Voici d'ailleurs le récit original d'un des journaux parisiens qui rendaient compte de la manœuvre :

« J'ai assisté hier à une grande bataille. Pour la conduire les généraux Nollet et Estienne, le ministre de la Guerre et le « père des tanks »... Quand nous arrivâmes au camp de Mourmelon, une ligne de tanks modèle 1924 — que les chars de 1915 ont vieilli ! — formait une forteresse énorme et compliquée. C'étaient les formidables engins que le général Estienne et l'ingénieur Savatier viennent de sortir des usines de Rueil. A leur pied le ministre de la Guerre accrocha sur la poitrine de l'ingénieur la croix de la Légion d'honneur, sans cérémonial, mais avec émotion. Puis, sous un vent de bourrasque, la bataille fut soudainement déclanchée... ; ce fut la guerre en Champagne ; un bataillon du 106^e d'infanterie déboula d'une tranchée, derrière l'armure des chars de Rueil, lancés comme d'insaisissables bolides et crachant par leurs cent bouches insoupçonnées le feu de la mort... Une batterie du 40^e d'artillerie de Châlons, que commandait le général Martin avait fait une courte préparation ; puis la ligne des tanks, jusqu'au dernier moment dissimulée, s'était développée imposante... ; c'était une forteresse en marche dont les bastions se déplaçaient à volonté, le 508^e avec le colonel Morin, le 501^e avec le colonel Cauvin. Près du groupe des généraux, le lieutenant-colonel Lensir, sous-directeur du combat, et le colonel Fontaney, de la section technique, commentaient phase par phase l'étrange bataille... ; après les *Renault*, les 2 C., les nouveaux chars d'assaut, venaient de répondre triomphalement aux espoirs très particuliers qu'on avait mis en eux ; et dans les dernières fumées du combat, auprès du ministre de la Guerre, de fort bonne humeur, le général Estienne, infatigable, et l'ingénieur Savatier échangeèrent un *shake-hand* vigoureux et éloquent ».

En 1927, l'incendie qui ravagea l'Estérel orienta, à nouveau, l'activité de L. Savatier vers l'agriculture ; défense des forêts par la fondation de l'Association syndicale Argens-Maures Estérel ; « organisation vraiment remarquable d'un vaste vignoble entièrement créé sous la direction de M. Savatier dont l'intelligence savait s'adapter à toutes les entreprises » ; des tranchées pare-feu viticoles et fruitières étaient ainsi formées « qui furent appréciées par l'administration des eaux et forêts et qui sont un modèle du genre ».

La direction de L. Savatier ne savait pas seulement déterminer les buts à atteindre, elle savait aussi associer à l'œuvre entreprise les intelligences et les cœurs de tous ceux auxquels il faisait appel. Son affabilité ouverte l'avait déjà fait surnommer « Henry IV » par ses ouvriers des Chantiers, et ce surnom, lors des grèves

brutales de juin 1919, fut, certain jour, comme le signal d'un provisoire armistice ; au lieu d'être jeté à l'eau, l'ingénieur était respectueusement conduit jusqu'au bateau qui allait lui permettre de porter à Paris des nouvelles précises et des suggestions apaisantes.

« Nous sentions son regard peser si paternellement sur nous ! » écrivait le fils d'un de ses métayers poitevins. Et un journaliste de talent, qui d'ailleurs donna, dans *l'Illustration*, un aperçu des entreprises de tranchées pare-feu de l'Estérel : « Il montrait en toutes circonstances une telle largeur d'esprit qu'on avait toujours auprès de lui l'impression que les problèmes, les plus insolubles avec d'autres, allaient se résoudre naturellement grâce à lui. Je ne me souviens pas d'avoir rencontré aucun homme associant, comme M. Savatier, à l'intelligence la courtoisie. » Sa distinction de « parfait gentilhomme » avait de même frappé tel *Provincial* des R. P. Jésuites, reçu chez lui. Ses visiteurs, de tous âges et de toutes les conditions, le sentaient ainsi heureux d'accueillir, d'interroger, de suggérer ; désireux de rendre service. Il aimait d'ailleurs communiquer sa pensée : « Nous gardons tous, écrivaient ses camarades de l'U. S. T. C. de Toulon, le souvenir de l'amabilité, la courtoisie, la haute compétence de M. Lucien Savatier. Tous nous revivons l'affectueuse autorité qu'il voulait bien apporter dans les débats de notre jeune section, à la formation de laquelle il avait répondu l'un des premiers. Tous nous rappelons les manifestations de cette lumineuse intelligence dont les exposés, bourrés d'anecdotes, savaient si bien allier le savoir et l'esprit. » — « Acquis aux idées sociales d'Albert de Mun, et soutenu par ses sentiments de charité chrétienne, il s'employa toute sa vie, conclut un excellent ami et jeune collaborateur, dans toute la mesure possible, à rendre service à ceux qui l'approchaient, à améliorer leur sort, et par son caractère toujours égal, son aménité, sa bonté, il sut leur inspirer une confiance bien méritée qui se traduisit pour tous par un dévouement empreint d'affection vraie. »

Ses qualités d'esprit et de cœur, L. Savatier les couronnait par une foi profonde, simple, robuste.

Elle lui ouvrait, comme naturellement, les horizons les plus larges ; l'intéressait aux spéculations les plus élevées, celles, par exemple des Conférences de philosophie thomiste que donnaient à Toulon, au lendemain de la guerre, les R. P. Dominicains, et dont il fut l'auditeur assidu.

La foi qui ne se traduit pas en œuvres, qui ne s'épanouit pas en charité, n'est pas une foi vivante ; aux périodes les plus laborieuses de sa vie L. Savatier sut trouver du temps pour la Conférence de Saint-Vincent de Paul de La Seyne ; plus tard ses heures de loisirs se consacrèrent volontiers à la fondation de la Conférence de Saint-Jean-du-Var ; au Comité des Ecoles libres de Toulon, et parmi de grandes difficultés. L'Ecole libre et la *Mutuelle dotale* d'Ingrandes, les fondations à Salvert du « Bon Père Gaillard », son grand-oncle (pour lequel il avait une grande dévotion), sans lui faire oublier les œuvres diverses de ses paroisses provençales, l'intéressaient également.

Sa piété participait à la robustesse de sa foi ; ce fut une grande joie pour lui que de dessiner les divers motifs d'ornementation d'une jolie et spacieuse chapelle, achèvement et bénédiction des agrandissements successifs de la « bastide » du Rouet ; chapelle, de secours pour des campagnes également éloignées de 8 kilom. des trois églises paroissiales d'alentour. Dans cette chapelle, il « édifiait » encore, en servant lui-même la Sainte Messe, et jusque pendant l'année qui précéda celle de sa mort. La veille de celle-ci, pour la première fois, au lieu d'y demeurer à genoux pour sa prière, il consentit à s'asseoir.

Pourtant, depuis de longs mois, ses forces avaient décliné entravant l'activité et l'utilité de son effort, d'une manière qui fut sa grande souffrance et son ultime sacrifice.

« Il a travaillé jusqu'à la fin, écrit le prêtre qui le connut bien et l'assista, non par préoccupation d'intérêt mais par attachement au devoir. La grande épreuve, la plus douloureuse, son plus grand sacrifice, le plus dur à accepter, a été de constater son usure et son impuissance à remplir la tâche qu'il s'était fixée. Quand il en eut pleinement conscience et il m'en fit part au cours d'une conversation que j'eus avec lui, je vis de grosses larmes briller dans ses yeux et couler le long de son beau visage déjà marqué de l'empreinte de la mort. »

« Il accepta à ma demande de faire le sacrifice de « tout » pour le bien des âmes, mais dès ce jour, je compris (et lui-même me le confirma plus tard) que son unique but était désormais de s'en retourner à Dieu. »

Le Sacrement des malades, des Communions de plus en plus fréquentes, le Viatique renouvelé quelques heures avant sa mort, permettaient d'ailleurs au divin ouvrier d'achever, lui-même, de

conformer cette vie chrétienne à sa surnaturelle vocation ; *ad virentia et amœna loca paradisi*, comme demandait cette dernière prière de la recommandation de l'âme qui fut aussi le signal du dernier souffle.

Une mort si chrétienne (et d'ailleurs tellement entourée de prières en cette Octave du Sacré-Cœur), devait profondément émouvoir les familiers de L. Savatier, son personnel très affectonné ; elle pouvait consoler les siens, celle même qui sans le secours du Cœur de Jésus n'aurait jamais pu supporter le déchirement tant redouté. Aux obsèques, dans l'église du Muy, puis à Toulon, une exceptionnelle assistance d'hommes, de toute condition, rendait hommage à la mémoire du concitoyen très estimé, de l'homme de foi ; « ce qu'il y avait de mieux au Muy » disait un témoin de sa vie.

Ne sera-t-il pas bon, pour nous tous, de garder souvenir des leçons de son humain effort, des espérances de son surnaturel abandon ?

GEORGES PRÉVOT-LEYGONIE

Le 15 janvier 1939, s'est éteint notre camarade **Georges Prévot-Leygonie**, professeur honoraire à la Faculté de Droit de Poitiers, dont la vie de labeur est un insigne exemple de vertus françaises, chrétiennes et familiales.

Il était né à Bergerac en 1857, d'une ancienne famille du Périgord, jadis calviniste, mais convertie sous Louis XIV lors de la révocation de l'Edit de Nantes. Son père, M. Léon Prévot-Leygonie, avait sans doute hérité des origines protestantes de sa famille cette rectitude et ce rigorisme presque sévère qu'il se plut à observer dans toute sa carrière de magistrat ; il laissa dans les différentes charges qu'il occupa, une réputation d'homme droit, intègre, intransigeant sur les principes. De plus, érudit et lettré averti, il dirigeait lui-même les études de ses enfants, leur apprenant le latin et l'anglais, alors que sa femme, M^{lle} de Larroque, plus douce et plus sensible, modelait leur jeune âme avec toute la tendresse de son cœur maternel. L'influence de tels éducateurs ne pouvait qu'être considérable sur les premières années de Georges Prévot-Leygonie, lequel marquait déjà un tempérament entier, volontaire, et en même temps une vive intelligence ainsi qu'une profonde piété.